

J'ai perdu Papa un mardi. Un jour parmi d'autres. Un jour ordinaire. Ni le premier jour de la semaine, ni le dernier, juste un mardi.

J'ai perdu Papa un mardi. Et je n'ai rien perçu. Certains pensent que l'on sent la mort lorsqu'elle frappe. Cela peut être par des signes qu'elle envoie : un frisson, une fenêtre qui se ferme, une chanson qui passe, un pincement au coeur. Cela n'a pas été mon cas, je ne me suis doutée de rien. Je ne comprends pas : Papa s'en est allé et je ne n'ai rien senti.

Rien.

C'est la chaleur qui m'a réveillée ce matin-là. Je somnolais quelque peu avant de me lever. Je suis sortie sur la terrasse boire mon café, le regard perdu dans l'étendue d'herbe verte du jardin. Il faisait beau, mon café était bon. Je me suis douchée, j'ai avalé un deuxième café avant d'aller à la plage. Il y avait du monde. Le sable était brûlant alors je n'ai pas enlevé mes chaussures. J'ai fait quelques pas au bord de l'eau. Elle était froide. J'ai décidé de sortir une serviette de mon sac pour m'y allonger. Je me suis endormie sous un soleil de plomb. À mon réveil, les touristes avaient déserté la plage. J'avais chaud et le soleil m'avait brûlé la peau, alors je suis rentrée. Je me suis lavée de nouveau pour me débarrasser du sable et j'ai rejoint ma famille. On a joué aux cartes et on a diné.

Et puis ce fut tout. Papa était déjà parti, loin, très loin, pour ne pas revenir. Pendant que moi, ce mardi-là, inconsciente de la peine qui m'attendait, j'avais chaud.

*

Un sentiment de culpabilité m'accable. L'idée qu'il soit mort seul, abandonné, m'est insupportable, même si face à la mort, on est toujours seul. Quand j'y pense, j'ai affreusement mal au coeur. Je m'inquiète... *As-tu eu peur ? Où es-tu parti ?* Je veux le rejoindre, courir jusqu'à son refuge, ce lieu inconnu qui l'abrite désormais. Je veux me perdre dans ses bras, m'enivrer de son odeur, le serrer si fort qu'il serait encre en moi. Je veux le rassurer, l'accompagner, lui prendre la main comme au temps où j'étais enfant. Je ne veux plus jamais le laisser seul.

Mais quand on meurt, on le fait seul. Je le sais bien.

*

Un jour parmi d'autres, puis une mort est annoncée et là, tout change.

En début de soirée, une légère brise s'était levée. J'étais dehors, sur la terrasse. Le téléphone retentit, longtemps, personne ne répondit. Presque avec affolement, il se remit à sonner et l'un d'entre nous – je ne sais pas qui exactement – décrocha. On vint vers moi d'un pas précipité et sans que je ne sache réellement pourquoi, avant même de prononcer les quatre mots qui me brisèrent, je compris. Pour la première fois de la journée, je perçus enfin sa mort.

Lorsque le choc est trop grand, il nous réduit au silence.

L'annonce funeste me broya la gorge et me priva de tous mes mots. Une trappe béante s'ouvrit sous mes pieds et je m'y précipitai sans un bruit. Un monde nouveau, froid et infâme emporta tout mon corps avec ses mille bras et me serra si fort que je pensai perdre connaissance. Effondrée au sol, je sentis un voile épais de larmes mêlées à de la sueur me brouiller la vue. Sans cligner des yeux, je les levai vers le soleil. Je souhaitais perdre la vue, m'affliger une douleur telle que j'en agonise sur place.

Mais on m'épargna.

On murmura des mots au creux de mon oreille que je n'écoutai pas, avant de me relever doucement. Je regardai des visages défiler devant moi mais je n'en reconnus aucun. C'était comme si soudainement, le temps d'un appel téléphonique - d'un soupir - tout me fut enlevé : la parole, la mémoire, mon père. Et là, pour la seconde fois, je voulus que la mort m'emporte à mon tour. En vain.

Papa est mort mais moi, je vécus.

*

Dans la voiture pour rentrer à Paris, je ne dors pas, tout comme la veille au soir. Tout l'habitacle est plongé dans le silence, chacun est isolé dans sa peine. Recroquevillée sur moi-même, la peur me tient éveillée. La peur de ne plus jamais avoir la force d'affronter l'obscurité. La peur de me perdre maintenant qu'il ne m'éclaire plus. La peur de ne pas me relever. La peur de l'oubli.

Je pose ma tête contre la vitre et regarde le monde défiler. Je songe : je ne ressens rien. Ni le sommeil, ni la faim, ni même la chaleur. Telle une violente tempête, la douleur a tout emporté sur son passage pour ne laisser rien d'autre qu'elle-même. J'ai le cœur en lambeaux. J'ai mal, affreusement mal. Et je pleure en silence. Encore et encore. Des larmes dévalent mes joues en laissant une traînée acide sur mon visage. Même les larmes sont douloureuses. Je voudrais m'endormir et ne plus jamais me réveiller.

Mais je ne dors pas.

*

Je pensais que rentrer à Paris me reconforterait, en réalité, cela me brisa.

Ma sœur et moi arpentons difficilement les rues jusqu'à l'appartement de mon père. Je ne reconnais rien. Je ne distingue plus aucune odeur, n'entends plus aucun bruit. Sans lui, la ville est grise, vide et absurde. Un Paris sans Papa, ce n'est pas Paris.

Mon sang se fige lorsque nous franchissons la lourde porte d'entrée. Je sens mes oreilles, mes doigts, ma poitrine – tout mon être – pulser au rythme effréné de mon cœur. Nous traversons lentement la cour arrière et nous engouffrons dans la cage métallique. Il n'y a qu'un étage à gravir, mais nous avons pris l'habitude de prendre l'ascenseur. Alors sans réfléchir, nous continuons à le faire.

Un tintement aigu, les portes s'ouvrent. Ma sœur m'adresse un regard encourageant et me presse doucement l'épaule avant de pénétrer dans l'appartement. Je la suis. Je le regrette aussitôt, mais je tiens bon. Mes jambes tremblent, des larmes – satanées larmes – jaillissent bientôt. Je m'avance péniblement dans le salon baigné d'une lumière froide, sinistre, funeste. Je n'ai pas la force de poser mon regard sur quelconque objet. J'ai mal, si mal. Je ferme les yeux – obscurité !- je les rouvre aussitôt.

Je ne sais pas combien de temps je reste plantée là, impuissante, écrasée par le poids des souvenirs. Ma sœur s'est chargée de récupérer les quelques affaires qui nous appartiennent et m'annonce que nous pouvons partir. Je lui emboîte le pas sans un mot et ferme la porte sur les jours heureux. Ils appartiennent dorénavant au passé. La mort, impitoyable, me les a volés.

*

Je pensais que lorsque la douleur était trop insupportable, elle pouvait tuer. En réalité, le corps s'accroche. Le mien est vidé, faible, pathétique, mais refuse de lâcher.

Je ne crois pas en Dieu, mais ce soir-là, je prie pour que le sommeil m'emporte et m'apaise.

Ma prière fut entendue.

*

Soleil, ciel bleu, vie. Faites disparaître tout ça par pitié ! Que la nuit m'emporte, je ne veux plus jamais affronter le jour.

*

Je traverses des jours sans fin.
Je me meus dans mon silence.
Je me noie dans un flot continu de larmes, étonnant qu'il m'en reste encore.
Je ne crains plus l'obscurité : elle est désormais mon seul refuge.

*

Je suis obsédée par le même mot depuis des jours mais je réalise que je ne sais même pas ce qu'il signifie vraiment. D'ailleurs, si on y réfléchit bien, nous sommes incapables de définir précisément une grande partie des mots que nous utilisons.

J'attrape mon dictionnaire, je feuillette.

Page 650...

MORT

« La mort désigne la fin absolue de quelque chose de positif : un être humain, un animal, une plante, une amitié, une alliance, la paix, une époque. On ne parlera pas de la mort d'une tempête, mais de la mort d'un beau jour.

En tant que symbole, la mort est l'aspect périssable et destructible de l'existence. Elle indique ce qui disparaît dans l'inéluctable évolution des choses : elle se rattache à la symbolique de la terre. [...] Elle est révélation et introduction. Toutes les initiations traversent une phase de mort, avant d'ouvrir l'accès à une vie nouvelle. En ce sens, elle a une valeur psychologique : elle délivre des forces négatives et régressives, elle dématérialise et libère les forces ascensionnelles de l'esprit. [...] Les mystiques, d'accord avec les médecins et les psychologues, ont noté qu'en tout être humain, à tous ses niveaux d'existence, coexistent la mort et la vie, c'est-à-dire une tension entre des forces contraires. La mort à un niveau est peut-être la condition d'une vie supérieure à un autre niveau ».⁽ⁱ⁾

*

- Tu ne parles plus depuis trois jours, tu ne peux pas continuer comme ça. Le silence entretient la tristesse. Sors un peu, s'il te plaît.

Je soupire en me redressant. Je regarde ma mère se tenir dans l'encadrement de la porte et une vague d'émotions me submerge. Désormais, je ne suis plus que l'enfant d'une seule personne : si jamais il lui arrivait quelque chose, je serais orpheline. La peur de perdre ma mère me fige d'effroi. L'air refuse d'entrer dans mes poumons, je suffoque. Ma mère accourt et je me perds dans son étreinte. Je respire son odeur, ses cheveux me chatouillent le nez. Je sens son cœur cogner contre mon torse. Je ferme les yeux et souhaite que ce moment ne s'arrête jamais.

Ne m'abandonne pas toi aussi, je t'en supplie.

*

Petit à petit, je me remets à sortir.

Le jour, je déambule dans ma maison, sans véritable but.

Le soir, j'observe les étoiles. Elles me réconfortent et m'aident à m'endormir. La mort a renouvelé les images de mon père. Je le vois partout, surtout dans les étoiles.

Ma famille est mon roc, je m'y accroche désespérément. Je reçois régulièrement des messages, de mes proches et d'autres. Certains sont désolés, d'autres réconfortants. Je ne sais pas comment y répondre. Que raconter après la mort ? Je ne veux partager ma peine avec personne. D'une certaine manière, elle est la seule chose qu'il me reste de Papa. Alors je la garde pour moi, presque jalousement.

*

Nous enterrons Papa le samedi de la même semaine.

Le ciel semble vouloir nous accompagner dans notre deuil et déverse un torrent de larmes sur nos parapluies. C'est la première fois qu'il pleut depuis le début de l'été et, d'une certaine façon, cela me réconforte. Aujourd'hui, je ne suis pas la seule : Paris pleure avec moi.

Des pneus crissent sur le gravier, une voiture noire se gare à côté de l'église. Un frisson me parcourt l'échine, je réprime un sanglot. Mon père est là, tout près. Des images sordides envahissent alors mon esprit et je m'efforce de les chasser. Je ne veux pas imaginer ce que contient cette boîte noire. Ce n'est pas Papa. Portée par quatre inconnus, je la suis des yeux sans avoir la force de bouger. La pluie me glace les os, la tombe me glace le sang. Je sens quelque part dans mon dos une main me pousser doucement vers l'entrée de l'église. Je me laisse faire sans un mot.

Je n'ai jamais aimé les églises, elles m'intimident, alors rendre hommage à Papa dans l'une d'elles m'embarrasse. Un poids invisible me comprime la poitrine lorsque je m'assois au premier rang, entre ma mère et ma sœur. J'écoute distraitement le prêtre rendre hommage à un homme qu'il n'a pas connu. Il parle longtemps, cela m'ennuie. Mes yeux se détournent de l'estrade sur laquelle il est perché pour les poser sur le portrait de Papa. Confiant, les yeux pétillants, il me sourit et je réalise alors que je n'ai jamais vu cette photo de lui. De quand date-t-elle ? Qui se cache derrière l'objectif ? Je n'en ai aucune idée. J'ai soudain la désagréable impression d'enterrer un homme que moi aussi, je ne connaissais pas. Après tout, que sait réellement une fille de son père ? Je connais la vie que nous avons ensemble, mais celle qu'il avait avant ma naissance, j'y suis étrangère. Je sais seulement ce que Papa voulait bien me raconter, le reste n'appartenait qu'à lui.

Je perçois du mouvement sur mon côté droit alors je détourne la tête. Ma sœur se lève lentement et se dirige vers l'estrade. Elle déplie une feuille qu'elle lisse avec précaution et balaie la salle du regard. Ses mains tremblent, des larmes discrètes coulent sur son visage. Je ressens soudain la violente envie de la serrer contre moi et de me joindre à ses larmes. Mais je n'en fais rien.

Une chape de plomb pèse au dessus de nos têtes, l'air est humide et froid. Je voudrais fuir. Fuir loin de ces bancs qui grincent sous nos poids, loin de cette église qui me terrifie, loin de cette ville qui m'enferme dans une prison de souvenirs et d'amertume. Mais surtout, fuir loin de cette vie dans laquelle tu ne m'accompagnes plus. Mais je ne peux pas alors au lieu de cela, j'écoute ma sœur et je l'envie. Je l'envie d'avoir trouvé la force de monter sur cette estrade pour rendre hommage à notre père. Moi, j'en suis incapable. J'ai perdu ma voix quand j'ai perdu Papa.

Après avoir dit quelques mots sur l'homme et le père qu'il était, ma sœur termine son discours par une chanson. Je souris et ferme les yeux pour me laisser emporter par sa voix. Hors de mon corps, je voyage dans le passé. Je survole les derniers mois passés avec Papa pendant que les paroles pénètrent doucement mon esprit :

*Smile, though your heart is aching
Smile, even though it's breaking
When there are clouds in the sky
You'll get by*

*If you smile
With your fear and sorrow
Smile and maybe tomorrow
You'll find that life is still worthwhile
If you just*

*Light up your face with gladness
Hide every trace of sadness
Although a tear may be ever so near
That's the time you must keep on trying
Smile, what's the use of crying
You'll find that life is still worthwhile
If you just*

*

Je n'assiste pas à la mise en terre. Je ne peux pas, c'est trop dur.
J'espère que tu me pardonnes.

*

Le ciel continue de gronder lorsque nous montons dans la voiture pour rentrer. Depuis ma vitre, je regarde de loin des visages étrangers me sourire une dernière fois : la mère de mon père, ses frères et sœurs, des cousins, des amis de la famille... Tous ces gens que je ne côtoyais que très peu du vivant de Papa et que je connaîtrai donc jamais. Il est trop tard. Le seul lien que je pouvais entretenir avec eux s'est rompu, ils appartiennent maintenant à une vie qui n'est plus la mienne.

Ma mère démarre et alors que la voiture s'éloigne doucement d'eux, j'imprime leurs visages dans un coin de ma tête. Tout bas, je souhaite ne pas les oublier car j'en suis bien consciente : je ne les reverrai jamais.

*

Je contemple les étoiles tacher petit à petit le ciel. Bercée par la voiture, je somnole. C'était une belle cérémonie, je pense que Papa aurait aimé.
Tous tes proches étaient là, il ne manquait plus que toi.

*

J'imagine Papa dans une tombe. Très souvent. C'est macabre, je sais, mais aussi plus fort que moi. Je n'arrive pas à me faire à cette idée, elle me hante.

TOMBE

« Qu'elle ait l'humble proportion d'un monticule, ou qu'elle s'élève vers le ciel comme une pyramide, la tombe rappelle le symbolisme de la montagne. Chaque tombe est une modeste réplique des monts sacrés, réservoirs de la vie. Elle affirme la pérennité de la vie, à travers ses transformations. [...] Dans la tradition grecque de la période mycénienne, la tombe représente la demeure du défunt, aussi nécessaire que la maison habitée pendant la vie. Selon d'autres traditions, répandues notamment en Afrique, la tombe sert à fixer par un signe matériel l'âme du mort, pour que ses errances à la surface de la terre ne viennent pas tourmenter les vivants ».⁽ⁱ⁾

Je rêve de tombe aussi. Très souvent. Et c'est sinistre, je sais, mais ça, je ne le contrôle pas. J'ai un cimetière dans la tête...

« Les rêves de tombes révèlent l'existence d'un cimetière intérieur : désirs refoulés, amours perdus, ambitions envolées, jour heureux disparus, etc. Mais cette mort apparente n'est pas psychologiquement une mort totale ; elle poursuit une existence obscure dans la tombe du subconscient ».⁽ⁱ⁾

*

La chaleur revient sur la pointe des pieds. Peu à peu, l'air s'alourdit et les promeneurs se font plus rares. La vie reprend son cours, mais moi, je n'y parviens toujours pas. Une même question m'obsède. Elle tourne inlassablement dans ma tête, comme un disque rayé.

Le soir venu, je demande aux étoiles :
Où es-tu ? Sous terre ?
Où es-tu ? Dans l'eau ? Dans l'air ?
Où es-tu ? Là, tout près de moi ? À l'autre bout du monde ?

Malheureusement, elles ne m'apportent aucune réponse.

*

On dit que le temps répare, que progressivement, la douleur cesse. Je ne suis pas d'accord. Je pense plutôt que le temps n'est qu'une illusion. Il ne répare rien, il ne fait que cacher la douleur qui elle, persiste. Inexorablement, elle s'installe dans le cœur et dans la tête. Et elle chante. Encore et encore. Elle ne s'épuise jamais. Alors à défaut d'être réparé, on apprend à la basculer en second plan. On s'habitue.

J'ai toujours été fascinée par cette capacité de résilience de certains. Les uns acceptent l'horreur tandis que d'autres en sont incapables. Ceux-là s'effondrent et d'une certaine manière, ils s'éteignent eux aussi.

En fait, on est vivant ou on est mort. Il n'y a pas d'entre deux.
Moi, je décide de vivre.

*

Ce matin je sens mon père, tout proche de moi.
C'est arrivé avec une lettre...

Mon petit papa,

J'ai enfin le courage de t'écrire. J'avais peur de mes mots parce que tous parlent de toi. Ces mots, ils me consomment, me grignotent de l'intérieur, mais me rattachent à toi alors je les adore. Ces mots je les confie, toutes les nuits, à mes confidentes, à mes étoiles. Je me réconforte en elles et je pense que c'est parce qu'elles me rappellent ta lumière, presque autant que ton obscurité.

Les jours se succèdent et le vide que tu as laissé derrière toi ne se remplit pas. Il faudra du temps pour ça je sais, mais je ne suis pas patiente.

*Parce que le temps efface.
Parce que le temps m'arrache des morceaux de toi.
Parce que je sais que bientôt, j'oublierai,
ta voix,
tes silences,
ton toucher,
tes mains,
ton rire,
toutes ces choses que tu m'as volées.*

Car oui, tu es parti comme un voleur. Sans dire au revoir. Mais ne t'inquiète pas, je ne t'en veux pas. La colère ne m'apportera rien si ce n'est encore plus de tourments et de souffrance.

Depuis que tu es mort, on ne parle plus de toi. Ce n'est pas de l'oubli, mais comme une sorte de malaise. Ton nom est devenu sacré et comme toutes choses précieuses, on n'y touche pas. C'est très étrange. La mort t'a comme offert un sanctuaire. Tu n'es plus parmi les vivants, mais ni parmi les morts non plus. D'ailleurs on ne dit pas que tu es mort, mais que tu as disparu. On dit que tu es parti. Seulement, quand on perd quelque chose, on peut le retrouver. Quand quelqu'un part, il peut revenir. Toi non.

La mort fait peur, alors on la contourne. Les mots justes effraient, alors on les change.

Je me demande souvent comment sera l'après. L'après toi. Comment sera le prochain Noël, le prochain anniversaire ? À quoi vont ressembler les prochaines années de ma vie ?

Je crois que j'en ai peur. J'ai peur d'avancer sans mon papa. Mais surtout, je ne veux pas te décevoir. J'aimerais, aujourd'hui plus que jamais, que tu sois fier de moi. Et tu le seras, j'en fais la promesse.

Parce que tu es mon héros Papa.

J'espère que tu es heureux maintenant, tu le mérites.

Je ne t'oublie pas.

Portes-toi bien.

Je t'aime.

Mélina

Je regarde ma lettre brûler. Mes yeux piquent, j'ai la gorge nouée mais je me sens bien. Où qu'il soit, je sais qu'il la recevra.

*

Je me remets à parler deux semaines après la mort de Papa. Je ne m'en rends pas compte, cela se fait comme une évidence. C'est comme si soudainement, le silence n'est plus mon refuge mais ma prison. Je dois m'en débarrasser, il est devenu trop lourd. Je le jette par la fenêtre et contemple sa chute. Mon silence se fracasse sur le sol tandis que je lui tourne le dos.

Dorénavant, j'embrasse le moindre mot à bras le corps.

Je suis libre !

*

La mort est une vie nouvelle. Aujourd'hui, je nais pour la deuxième fois.

*

Je sais enfin où tu es.

Je te retrouve dans mes mots, dans mes rêves. Tu es dans chacun de mes gestes et chacune de mes pensées. Je suis ton temple, je continuerai à te faire vivre à travers moi.

Tu es gravé en moi. À jamais.

*

PERE

« Symbole de la génération, de la possession, de la domination, de la valeur. Il est une représentation de toute figure d'autorité : chef, patron, professeur, protecteur, dieu. [...] Il représente la conscience en face des pulsions instinctives, des élans spontanés, de l'inconscience ; c'est le monde de l'autorité traditionnelle en face des forces nouvelles de changement.

Le père atteint une grandeur culturelle dans les mythes des origines : sa symbolique se confond alors avec celle du ciel et trahit le sentiment d'une absence, d'un manque, d'une perte, d'un vide, que seul l'auteur des jours pourrait combler.

[...] Son influence peut alors s'apparenter à celle de l'attrait du héros ou de l'idéal. Le père est non seulement l'être que l'on veut posséder ou avoir ; mais aussi celui que l'on veut pouvoir devenir, être ou valoir ».⁽ⁱ⁾

*

Maintenant que j'ai retrouvé ma voix, je peux vous parler de mon père.

Il s'appelait Steeve Augoula. Il est né le 18 mai 1970 à Libreville, au Gabon, le pays qui l'a vu grandir. Sa vie en Afrique, je ne la connais presque pas. Je sais seulement qu'il y vivait avec ses frères et sœurs, élevé par sa grand-mère, mais c'est cette partie de lui qu'il ne nous a jamais vraiment dévoilée. Papa était un homme fier, peut-être était-ce pour cela. Je n'ose imaginer ce qu'il a vécu là bas, mais je crois qu'il a essayé de s'en éloigner. Il a quitté le Gabon à l'âge de vingt ans pour ne plus y revenir.

Mon père était un homme très intelligent qui a bâti sa vie de ses propres mains. Chaque brique qu'il y apportait, c'était par son propre travail. Très peu de mains lui ont été tendues. Il a étudié puis travaillé dans un pays qui le rejetait parce qu'il ne venait pas du bon endroit. Il est tombé, de nombreuses fois, mais s'est toujours relevé. Il avait une revanche à prendre. Une revanche sur sa mère qui ne croyait pas en lui, sur son pays qu'il rejetait car il n'y trouvait pas sa place, sur son pays adoptif qui ne l'acceptait pas. Alors il n'a pas abandonné. Il était courageux. Et pour cela, je l'admirais.

Papa était beau. Jeune, il savait plaire et s'entourer. Il avait cette étincelle dans le regard qui vous transperce et que j'adorais. Lorsqu'il s'exprimait, c'était avec éloquence et passion. Une passion dévorante qui m'étourdissait mais que je trouvais magnifique. Il semblait capter toute la lumière qui l'entourait pour s'en abreuver.

Papa était la lumière.

Mais il était aussi l'obscurité.

Je crois que mon père n'était pas heureux. L'admettre me fait mal, terriblement, mais moins que de ne pas l'avoir vu lorsqu'il était encore en vie. Il nous aimait passionnément, mais même l'amour parfois ne suffit pas. Le mal qui le rongait était plus fort et il ne s'en est jamais vraiment débarrassé. J'aurais aimé l'aider, le rassurer, lui dire mille fois que je l'aimerai toujours, mais je ne l'ai pas fait. Je pense que si c'était à refaire, je l'aimerais différemment, comme il le mérite. Un amour palpable, pas seulement quand on était ensemble mais aussi quand nous ne l'étions pas. Si on me donnait une seconde chance, je l'aimerais encore plus fort en espérant que lui aussi, sois plus fort.

Et alors, peut-être qu'il sera plus heureux.

Je sais que mon père n'était pas parfait, loin de là.

Parce qu'il pouvait être parfois impatient, nerveux, blessant, jaloux, égoïste. Quelques fois, j'avais peur de lui, il était imprévisible. La petite fille que j'étais le craignais lorsqu'il se mettait en colère. Mais je l'aimais par dessus tout et cet amour m'a marqué. Je ne le comblerai jamais.

*

Tu voulais être éternel, laisser une trace dans ce monde. Contrairement à toute autre chose, les mots perdurent. Les morts vivent tant que les vivants les portent en eux. Tous ces mots - les miens, les nôtres – sont donc pour toi.

*

J'ai appris beaucoup de choses ces derniers temps.

Maintenant, je sais que la mort forge.

J'ai construit une carapace, aujourd'hui, je suis plus forte.

Je sais que la mort rapproche.

Je n'ai jamais été si proche de ma famille. Ma mère, ma sœur et mon frère me permettent, chaque jour, d'avancer.

Je sais que la mort révèle.

Mon désir de vivre est plus fort que jamais : je ne veux plus d'ombre, seulement de la lumière. Je ne veux plus de silence. Mais des mots. Les mots justes.

Et n'en n'ayons pas peur.

Osons dire « mon père est mort ».

Les mots sauvent alors écrivons-les ; murmurons là, tout bas, près d'une oreille ; pleurons discrètement ou en emportant tout autour de nous ; hurlons à s'en brûler la gorge, la poitrine, le cœur.

Je veux écrire. Je veux murmurer, pleurer, hurler. Mais avant tout, je veux parler. Parler de tout, parler de rien. Parler à l'endroit, à l'envers, sans un bruit, dans un soupir, le temps d'un sourire ou de toute une vie. Parler à ceux qui sont heureux et qui en parlent, mais aussi à ceux qui sont malheureux et qui n'en parlent pas. À ceux qui ont cette lumière dans les yeux et à ceux qui l'ont éteinte.

Je veux parler de toi Papa, ma faille, ma blessure, mon héros, ma force. Et puis parler au ciel, là où je sais que tu m'entendras toujours.

Je ne t'oublie pas.

Pour toi, j'irai parler aux étoiles.

(i) « Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres », Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, éditions Robert Laffont / Jupiter